

Henri d'Augerot. Le récit de l'ascension de Daugerot sous forme d'une lettre écrite à Palassou a été publié par celui-ci dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des Pyrénées* (Pau, Vignancour, 1815, p. 35 à 39).

Je partis le 14 août des Eaux-Chaudes à six heures du matin, accompagné d'un de mes fermiers André Casedabaigt et du nommé Pierre Courdé, fameux par le grand nombre d'ours qu'il a tués : nous arrivâmes à Gabas à 7 heures et demie; nous y laissâmes nos chevaux et en repartîmes à 8. Comme il était déjà tard et que le temps paraissait orageux, nous nous décidâmes à monter droit à Mayebat, au lieu d'aller passer par la montagne de Bius, ainsi que nous en avions d'abord eu le projet, nous prîmes en conséquence, un sentier assez rapide, qu'on trouve dès qu'on a passé un ruisseau; qui, près de Gabas, traverse la grand'route, qui sert à l'exploitation de la mature. Chemin fesant, nous rencontrâmes quatre bergers qui voulurent monter avec nous au Pic du midi.

Nous arrivâmes à 10 heures et demie à la source de ce ruisseau qui se jette dans le Gave et que nous avons toujours côtoyé. Sa source n'est qu'à deux ou trois portées du fusil du Pic. Comme nous ne devons plus trouver d'eau, nous nous arrê tâmes là pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous remîmes ensuite en marche et arrivâmes à midi à cette masse énorme de roches, qui forme le Pic du midi de Pau. Nous avons sous nos pieds, la montagne de Pombie, d'où ce Pic présente un aspect effrayant et inaccessible : il paraît à peu près de même du côté de Sazou; mais après avoir fait quelques pas sur les premières roches, on commence à se livrer à l'espérance de pouvoir y monter.

Tous ceux de mes compagnons qui ne se trouvèrent pas nus pieds, quittèrent leurs bas et leurs souliers, pour grimper avec plus de facilité : n'ayant pu me procurer des souliers de corde, dont les espagnols et les contrebandiers font usage pour

traverser les montagnes, je mis à la place des souliers, des chaussons faits d'une étoffe de laine grossière qu'on fabrique dans le pays, et quoiqu'ils m'exposassent à glisser, je ne les quittai qu'à mon retour au pied du Pic.

Nous montâmes ensuite sur un rocher un peu incliné et large d'environ une toise, qu'on trouve à droite au pied du Pic, par l'endroit où nous l'avions abordé : après avoir fait 6 à 8 pas sur ce rocher, il se présente entre d'autres rochers, un passage un peu escarpé, mais où l'on gravit facilement, parce qu'il y a des fentes et des saillies, auxquelles il est aisé d'accrocher les mains et de placer les pieds. Cette première difficulté vaincue encourage, et bientôt, l'aisance avec laquelle on franchit les autres passages, fait qu'on est étonné de ne pas trouver de plus grands obstacles; il est cependant des endroits un peu plus difficiles les uns que les autres; mais c'est peu de chose pour des gens qui ont l'habitude de gravir les rochers; il faut seulement, quand on monte ou que l'on descend, avoir la précaution d'aller à la file les uns des autres et serrés autant qu'il est possible pour éviter que les pierres mouvantes ou celles qui sont faciles à se détacher et qu'on peut faire tomber par mégarde, ne puissent vous blesser dans leur chute. Il est, en outre, prudent, en commençant à monter, de faire du bruit, pour obliger les Izards qui pourraient se trouver sur votre chemin à gagner un autre quartier; car un seul bloc détaché en entraîne quelquefois un très grand nombre, accompagnés d'autres cailloux mobiles, dont il serait difficile d'éviter le choc.

C'est donc en grim pant sur des quartiers de roches, tantôt à pic, tantôt faiblement inclinés, mais toujours avec une certaine facilité, quelquefois même en marchant sur un gazon formé d'une espèce de petits joncs, qu'on parvient presque aux trois quarts du Pic. Il prend ici la forme d'un toit écrasé; sa surface est hérissée de débris de rochers, sur lesquels on marche avec la plus grande facilité.

Les endroits les plus difficiles, par lesquels j'ai dû passer, n'étaient rien pour mes compagnons de voyage ; et quoique moins exercé qu'eux, je n'ai nulle part éprouvé de l'embaras : j'ai reconnu au contraire avec plaisir par moi-même, que tout ce que l'on disait des difficultés de l'entreprise, n'était qu'une fable, et qu'on pouvait aisément parvenir au sommet du Pic, dans l'espace de deux heures, par le quartier de Sazou. Désirant y laisser une preuve de mon voyage, j'avais emporté une ardoise, où je gravai ces mots en grosses lettres : Henri Daugerot, de Nay, accompagné d'André Casebaigt, Pierre Courdé, Pierre Cami, Philippe Arribes, Pierre Trésaguet et Sébastien Maisonnave ont monté au sommet du Pic le 14 août 1802. Cette ardoise fut placée ensuite au sommet, entre deux rochers, qui semblaient placés exprès pour la recevoir; il est impossible de parvenir au sommet du Pic, sans que cette pierre ne frappe les yeux. Je trouvai vers l'extrémité du côté de l'ouest, six à sept pierres que M. Armand Dangosse y avait fait placer, lorsqu'il monta sur cette montagne; ce voyage avait eu lieu quelques jours avant le mien.

Le Pic du Midi me parut inaccessible du côté de l'Espagne; il est surmonté de ce côté, vers l'est, par un rocher isolé de médiocre étendue : il a la forme d'un pain de sucre et plus d'élévation que le reste de la masse ; c'est le seul endroit qui soit véritablement dangereux, parce qu'il est très escarpé et que l'immense précipice qui s'ouvre au-dessous est capable de causer de la frayeur. Il faut, pour en atteindre la cime, descendre quelques pas et puis gravir ce rocher.

Le temps que j'ai employé pour monter au Pic du midi de Pau, depuis le pied de ce mont antique, jusqu'à mon retour au même endroit, fut de 4 heures et demie, je quittai là mes chaussures et repris mes souliers. Je me rendis par le même chemin, en moins d'une heure et demie, à Gabas où je montai à cheval pour revenir aux Eaux-Chaudes, où j'arrivai avant la nuit.